

Anouar al-Sadate, À la recherche d'une identité, extrait sur la guerre du Kippour

Légende: Dans ses Mémoires, le président égyptien Anouar al-Sadate rappelle les raisons et les circonstances de la guerre du Kippour déclenchée le 6 octobre 1973 par l'Égypte et la Syrie contre les positions israéliennes.

Source: AL-SADATE, Anouar. À la recherche d'une identité, Histoire de ma vie. Paris: Fayard, 1978. 490 p. ISBN 2-213-00582-6. pp.349-351; 353-354; 368-370.

Copyright: "A la recherche d'une identité, histoire de ma vie"
de Anouar El-Sadate
(c) Librairie Arthème Fayard, 1978

URL:
http://www.cvce.eu/obj/anouar_al_sadate_a_la_recherche_d_une_identite_extrait_sur_la_guerre_du_kippour-fr-b7408cb6-1bcb-4893-a36c-00a654150b8f.html



Date de dernière mise à jour: 22/11/2016

Anouar al-Sadate, À la recherche d'une identité

[...]

C'était mon ami Boumediene qui présidait la conférence d'Alger. Dans le discours que je fis là-bas, je déclarai qu'un affrontement était inévitable, car c'était Israël qui le voulait : ce disant, je mettais mes cartes sur la table. J'expliquai que rien ne satisferait Israël sauf une reddition complète de la part des Arabes : par là, je m'assurais que les pays non alignés n'accueilleraient pas la nouvelle de la guerre sans y être préparés. Et, de fait, la plupart d'entre eux me soutinrent.

Trois semaines avant le jour J, nous nous étions assuré le soutien de plus de cent pays. Il m'avait fallu dix mois, de janvier à septembre 1973, pour préparer le monde à la guerre.

Sur le front intérieur, mes efforts ne se limitèrent pas à la création d'un état d'esprit adéquat; on consacra plus de 127 millions de livres égyptiennes à préparer le pays tout entier à la guerre. Mon plan était fondé sur l'hypothèse que tout le territoire égyptien, d'Alexandrie à Assouan, pourrait devenir un champ de bataille. Chaque usine, chaque centrale électrique avaient des programmes de rechange permettant de les faire fonctionner en temps de guerre : il nous fallait nous assurer que tous les services continueraient, même partiellement, en cas de bombardement.

En avril 1973, le président Hafiz al-Assad vint me faire une visite secrète. Le général al-Djamasy, directeur des opérations des forces armées, nous soumit un programme manuscrit dans lequel il avait consigné les dates les plus appropriées, du point de vue de la science militaire, pour entreprendre une guerre en 1973. Ces notes, absolument secrètes, faisaient ressortir trois périodes favorables: un certain nombre de jours en mai, une seconde période à cheval sur août et septembre, et une troisième en octobre. C'était octobre qui convenait le mieux, surtout du fait que, plus tard dans l'année, le front syrien serait défavorable à une action militaire (cette partie du front, en raison de conditions climatiques et physiques, se prête mal à des combats entre novembre et le début du printemps).

[...]

Assad et moi nous avons convenu de ne pas nous lancer dans la guerre avant une dernière réunion du Conseil suprême commun, qui comprenait des membres représentant les forces armées égyptienne et syrienne et devait coordonner notre action. Ce Conseil se réunit en août 1973 à Alexandrie et mit la dernière main à notre plan de guerre.

A la fin du mois d'août, j'entrepris un périple qui me conduisit en Arabie Saoudite, au Qatar et en Syrie. Je rencontrai le président Assad les 28 et 29 août et nous décidâmes que le jour J serait le 6 octobre.

[...]

En dressant le plan général de la stratégie de la guerre, je pris nombre d'éléments en considération, et avant tout les bases stratégiques dont nous disposions. J'avais coutume de dire à Nasser que si nous pouvions reconquérir ne fût-ce que trente centimètres du territoire du Sinaï (et j'entendais vraiment par là la longueur d'un seul pied) et nous y établir si fermement qu'aucune puissance au monde ne pût nous en déloger, la situation tout entière changerait, à l'est, à l'ouest et partout. D'abord, cela effacerait l'humiliation que nous avons endurée depuis la défaite de 1967 car le simple fait de traverser le canal et de tenir la moindre part de terrain reconquis rétablirait notre confiance en nous-mêmes. Mais cela voudrait dire aussi que nous aurions franchi une barrière aquatique sans autre exemple dans l'histoire militaire, d'une part parce que les rives du canal de Suez sont faites d'une roche solide, d'autre part en raison de ce talus de dix-sept mètres de hauteur que les Israéliens y avaient construit.

C'est guidé par ces considérations que je formulai, vers la fin de février 1973, mes directives stratégiques : il fallait que nous eussions le dessus au cours des premières vingt-quatre heures de combats, car « celui qui gagne la première rencontre gagnera sûrement la guerre toute entière ». Donc notre plan et notre méthode

pour le mettre à exécution devraient se fonder sur un type d'action propre à faire pencher la balance en notre faveur au cours des premières vingt-quatre heures.

[...]

Le monde entier était ébahi. Il avait commencé par se ranger au point de vue d'Israël et par admettre les informations données par les communiqués militaires israéliens, lesquels affirmaient que les Israéliens allaient nous écraser. Pour cacher sa défaite, Israël projetait les images de la guerre de 1967, tant dans le pays qu'à l'étranger. Les Israéliens s'imaginaient qu'une guerre de propagande pourrait changer les faits; et le reste du monde refusait au début de croire nos communiqués, bien que le maréchal Ali procédât à des estimations très prudentes des chars perdus par l'ennemi. Lorsqu'il recevait un rapport quelconque, il insistait pour en avoir confirmation de plusieurs sources différentes; si deux rapports divergeaient, il se fondait sur celui qui indiquait le nombre le plus faible. Si nous faisons le total des chars perdus par l'ennemi tel qu'il ressort de l'ensemble des communiqués de l'époque, le chiffre se trouve inférieur de cent cinquante à la vérité. J'avais dit au maréchal Ali et au Dr Abdel Qadir Hatem (qui était alors Premier ministre adjoint et ministre de l'Information) :

« Au cours de cette guerre-ci, nous voudrions que les gens sachent la vérité, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Nous voudrions qu'ils s'attendent à entendre la vérité en tout temps, quelle qu'elle soit. »

Entre-temps, Brejnev était entré en contact avec le président Tito et lui avait demandé de tenter de me persuader d'accepter un cessez-le-feu, car, selon lui, la Syrie avait présenté à l'Union soviétique trois requêtes pour un cessez-le-feu, mais elles avaient été repoussées par l'Égypte. Par son entêtement, expliqua Brejnev à Tito, le président Sadate va entraîner dans la catastrophe tout le monde arabe, les régimes progressistes et le monde dans son ensemble. Mais Tito se comporta de façon très prudente : il déclara à Brejnev qu'il ne s'accordait pas à lui-même le droit, si profonde que fût son amitié pour moi, d'intervenir dans ce que je faisais. Seul le président Sadate, toujours selon Tito, pouvait voir la situation dans sa juste perspective et agir en conséquence. Cependant, Tito avait préparé cent quarante chars, que je lui avais demandé personnellement de me fournir d'urgence, en raison de mon expérience passée de la manière dont l'Union soviétique en usait avec moi : il les expédia directement sur le champ de bataille, avec le plein d'essence et les munitions adéquates. Le président Tito avait acquis une vaste expérience pendant la Seconde Guerre mondiale; c'est un grand chef et un combattant authentique. Je lui garderai toujours, à lui et à la Yougoslavie, une profonde reconnaissance de l'appui qu'il m'a fourni en cette circonstance.

A partir du troisième jour de la guerre, notre victoire se confirma et le monde commença à accepter nos communiqués, à montrer de l'admiration pour nos capacités combattives et à se réjouir de notre victoire. Au cours de ces trois premiers jours, Israël avait perdu un tiers de son aviation sur les fronts syrien et égyptien, et la fleur de ses pilotes, si expérimentés et si bien entraînés. Cela explique pourquoi, par la suite, nos MIG 17 subsoniques se trouvèrent en mesure de se battre contre les Phantoms (les avions les plus « sophistiqués » que les Etats-Unis eussent livrés à Israël) et de les vaincre au cours de combats acharnés.

Le mythe avait volé en éclats : le mythe de la supériorité d'Israël, de son aviation, ses blindés et ses soldats invincibles. Le quatrième jour de la guerre, le commandant du corps blindé d'Israël, le général Abraham Mindler, homme de renommée mondiale, fut tué sur le front égyptien; ce fut comme la marque de l'effondrement des forces israéliennes en Égypte. Les dépêches que le général Mindler a expédiées avant sa mort aux autorités israéliennes jettent une lumière crue sur l'inéluctabilité de sa défaite; c'est alors que Kissinger a déclaré à Golda Meir : « Vous avez perdu la guerre, il faut vous y résoudre. »

[...]